

CRITIQUE, festival. 44ème festival Montpellier Danse. MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 24 juin 2024. Wayne McGregor : « Deepstaria » par la Wayne McGregor Company

Le 24 juin 2024 restera comme une date marquante pour les amateurs de danse contemporaine. Ce soir-là, au 44e Festival Montpellier Danse, Wayne McGregor présentait la création mondiale de *Deepstaria*, une œuvre qui, dès ses premières minutes, s'est imposée comme l'une des plus ambitieuses et fascinantes de la carrière du chorégraphe britannique. Pendant soixante-dix minutes, le public a été convié à une expérience inouïe, oscillant entre vertige métaphysique et contemplation esthétique, portée par une troupe de neuf interprètes exceptionnels.

Dès l'ouverture, le spectateur est happé par un dispositif scénique hors du commun. La scène, conçue par **Benjamin Males**, est un abîme de noirceur grâce à l'utilisation du Vantablack, cette matière qui absorbe 99,9% de la lumière. Loin d'être anecdotique, ce choix technique crée un véritable « trou noir » au centre du plateau, un vide sidéral qui interroge notre rapport à l'infini et à notre propre condition, thème central de la pièce inspirée par les abysses et les méduses *deepstaria*. La lumière, signée **Theresa Baumgartner**,

devient alors une héroïne à part entière. Elle sculpte l'obscurité, la déchire de rayons ou l'habille de nuances bleutées, pourpres ou vertes, évoquant tour à tour la pression des grands fonds marins ou l'immensité de l'espace intersidéral.

Dans cet écrin qui défie la perception, les danseurs de la **Wayne McGregor Company** livrent une performance physique d'une maîtrise confondante. Le chorégraphe, fidèle à son écriture, articule et désarticule les corps à toute vitesse, mêlant lignes pures et courbes organiques, dans une perpétuelle mutation. Loin de la frénésie parfois présente dans ses œuvres passées, *Deepstaria* marque un tournant vers une chorégraphie plus silencieuse et méditative. L'accent est mis sur les solos et les duos, qui captivent par leur intensité. On retiendra notamment l'incroyable tendresse d'un duo entre deux hommes, un moment d'une humanité bouleversante au sein de cette immensité froide. Les corps, vêtus de lingerie noire ou d'*organza* translucide qui semble flotter, se transforment, se fondent et se répondent, dans un langage chorégraphique d'une grande clarté.



L'expérience sensorielle est transcendée par l'univers sonore. La composition de **Nicolas Becker** (oscarisé pour *Sound of Metal*) et **LEXX** (co-inventeur de Bronze AI) s'imposent comme un paysage acoustique en perpétuelle recomposition, rendu vivant grâce à l'intelligence artificielle. Ce « son rêvé », fait de respirations, de craquements et de pulsations telluriques, crée une atmosphère enveloppante et parfois inconfortable, rappelant que la beauté des profondeurs cache une réalité bien plus dangereuse. L'IA n'est pas ici un *gadget*, mais un véritable partenaire de création qui reconfigure en temps réel notre rapport au spectacle vivant.

Avec *Deepstaria*, Wayne McGregor réussit le pari de créer une œuvre à la fois introspective et universelle. Cette plongée vertigineuse dans le vide nous renvoie à notre propre condition mortelle, tout en célébrant avec une poésie rare la résilience et la beauté du corps humain. Une création majeure qui a brillamment ouvert ce 44e Festival de Montpellier Danse, confirmant McGregor comme un explorateur des possibles, sans cesse à la recherche de nouveaux territoires à la croisée de l'art et de la technologie.

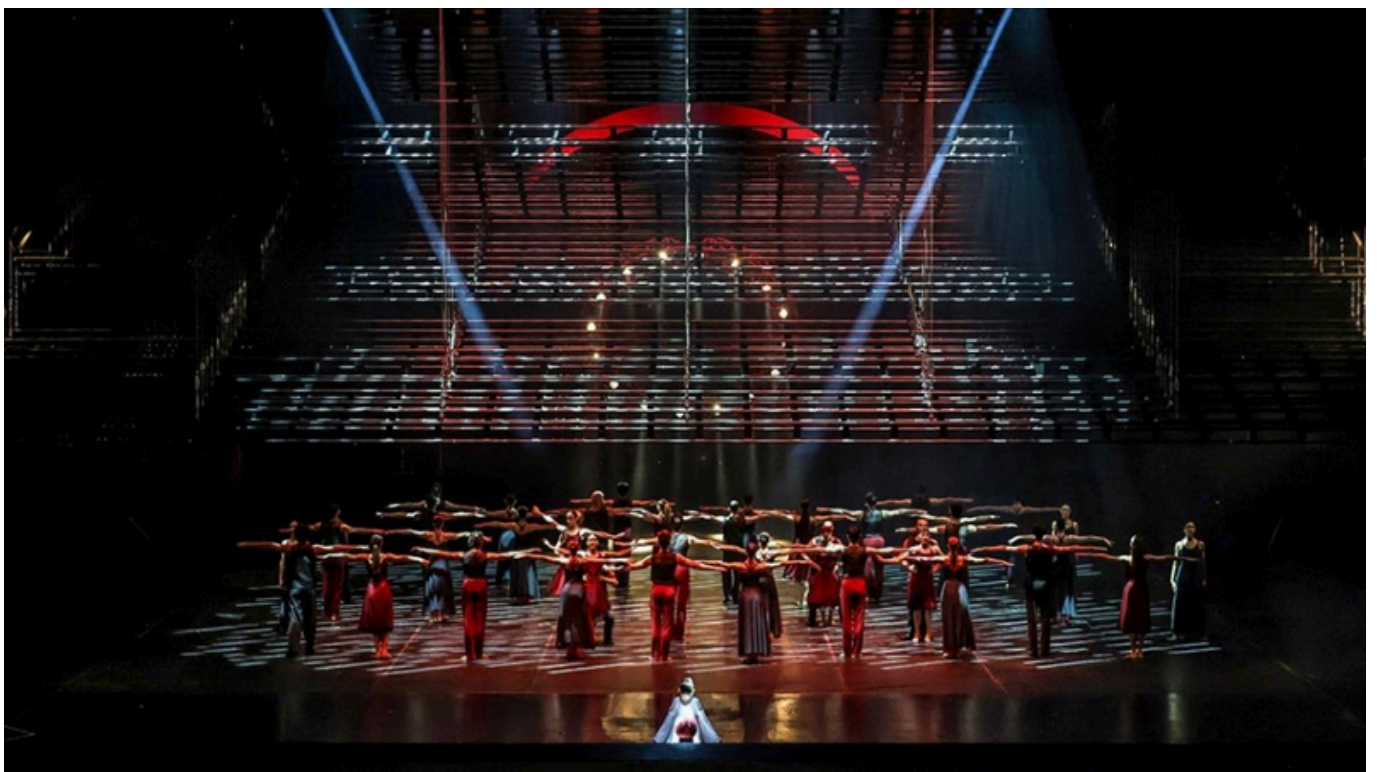
**CRITIQUE, festival. 44ème festival Montpellier Danse.
MONTPELLIER, Opéra Berlioz, le 24 juin 2024. Wayne McGregor :
« Deepstaria » par la Wayne McGregor Company. Crédit
photographique (c) Droits réservés**

**CRITIQUE, danse. ISTANBUL :
15ème Festival d'Opéra et de
Ballet d'Istanbul, Atatürk
Kültür Merkezi (Opéra
d'Istanbul), le 12 juin 2024.
Carl ORFF : Carmina Burana
(version chorégraphique).
Choeur, Orchestre et Ballet
de l'Opéra National
d'Istanbul / Tolga Atlay Ün
(direction).**

Étrenné avec une version scénique de *Der Fliegende
Höllander* de Richard Wagner, le 15ème Festival
d'Opéra et de Ballet d'Istanbul s'est achevé, le
14 juin, par un Concours de Ballet doublé d'un
Gala réunissant certaines Étoiles des plus grandes
maisons de ballet du monde – soit un jour après la
clôture (avec un récital de Khatia Buniatishvili,
nous y reviendrons...) de l'autre grand festival
stambouliote qu'est le Festival de Musique
d'Istanbul (qui fêtait, lui, sa 52ème édition...).

Les 11 et 12 mai, c'est à une version
chorégraphique de la célèbre Cantate scénique

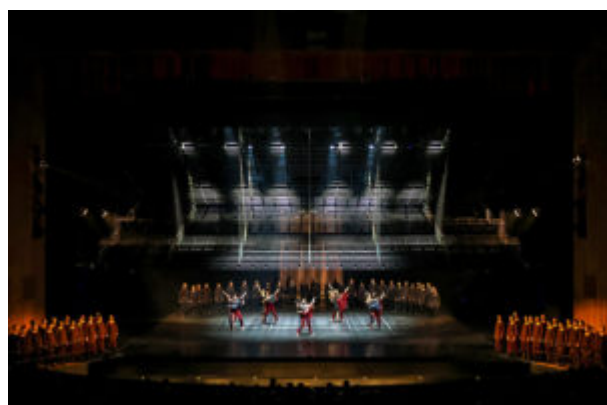
Carmina Burana de Carl Orff que le public stambouliote était convié, celui-ci étant venu en masse (les deux dates affichaient complets depuis long...) dans la superbe grande salle de l'Atatürk Kültür Merkezi (Centre Culturel Atatürk), sis sur la non moins célèbre Place Taksim, le coeur battant de la mégapole turque (avec ses 15 millions d'habitants).



Le festival, dirigé par **Tan Sagtürk** (Directeur général et artistique de toutes les maisons d'opéra et festivals lyriques "nationaux" de Turquie), n'a pas lésiné sur les moyens pour en mettre plein les yeux (et les oreilles) du public (le spectacle a vocation à tourner dans les grands festivals d'été en Turquie type Bodrum, Ephèse ou encore Aspendos), avec une pléthorique équipe artistique comprenant – en plus du **Choeur, de l'Orchestre et du Ballet de l'Opéra National d'Istanbul** (plus un chœur et un ballet d'enfants) dirigé ce soir par le

chef turc **Tolga Atalay Ün** – deux metteurs en scène (**Volkan Ersoy** et **Sunal Savaskurt**), 5 chorégraphes (**Deniz Özaydin**, **Berk Saribay**, **Özgür Adam Inanç**, **Alper Marangoz** et **Fehrat Günes**), **Fehrat Karabaya** à la scénographie, **Olcay Engin Kaymaz** aux costumes et enfin **Buhran Sezer** aux lumières !

Toutes les installations techniques de la principale scène lyrique d'Istanbul sont mises à contribution, et ce que l'on voit est tout simplement spectaculaire, avec une scène tournante et les tuyaux du *sofito* (le plafond à barreaux fait pour permettre aux décors de se déplacer sur la scène) qui se voient ici attribuer une place centrale en se mouvant en tout sens pour former un flot ininterrompu d'images saisissantes, comme des vagues mouvantes, tandis que les danseurs "performent" en contrebas, dans des lumières vives toujours changeantes, souvent rougeoyantes ou bleutées. Le résultat est un vrai show à l'américaine (ou plutôt *alla turca* !), où l'on ne sait où donner des yeux et de l'oreille, avec ses chœurs, ses danseurs, et ses solistes (danseurs ou chanteurs) qui s'entrecroisent/s'entremêlent non-stop pendant les 1h15 que dure la cantate du compositeur allemand, écrit pour la scène mais pas (spécifiquement) pour un ballet.



Lequel, ici, enchaîne les figures acrobatiques, les gestes saccadés, les sauts, les portés audacieux, et autres roulés, censés illustrer les mots de la *Cantate* de Carl Orff. Dans les variations infinies de gestes, dans les courses effrénées, dans les changements fréquents de pas, de figures, de pirouettes, les ensembles sont impressionnants d'énergie et d'engagement. Peu ou pas d'interruptions, de temps laissé à la poésie d'un corps s'évadant dans l'espace, car c'est tout le corps de ballet qui est continûment en scène et ensemble, hors lors d'interventions du chœur (qui se meut également en tout point

du vaste plateau de l'AKM), ou des solistes qui affichent rien moins que le grand baryton italien **Simone Piazzola** (en *guest star*), mais la soprano colarature turque **Nazli Deniz Süren** n'a pas à pâlir devant son confrère, avec ses aigus cristallins, tandis que le ténor turc **Ufuk Toker** offre une voix vaillante et bien projetée (et ce d'autant plus facilement que les trois solistes sont "sonorisés"). Les 24 chants qui composent *Carmina Burana* (à partir de poèmes et textes dramatiques des XIe, XIIe et XIIIe siècles) sont non seulement servis par un plateau vocal de belle tenue, mais aussi par une remarquable prestation du chœur (pleine d'homogénéité et de musicalité), évidemment au centre de la partition, et un orchestre au sommet de sa forme (avec notamment un pupitre de flûtes de très haut niveau).

Un spectacle longuement plébiscité par le public stambouliote – et dont on est personnellement sorti abasourdi !

CRITIQUE, ballet. ISTANBUL, Atatürk Kültür Merkezi (Opéra d'Istanbul), le 12 mai 2024. Carl ORFF : Carmina Burana (version chorégraphique). Chœur, Orchestre et Ballet de l'Opéra National d'Istanbul / Tolga Atlay Ün (direction). Photos (c) DR.

VIDEO : Extrait de « Carmina Burana » à l'AKM d'Istanbul

44ème FESTIVAL MONTPELLIER DANSE. 22 juin > 6 juillet 2024. Merce Cunningham, Angelin Preljocaj, Josef Nadj, Robyn Orlin, Saburo Teshigawara, Anne Teresa De Keersmaecker, Wayne McGregor, Cheng Tsung-Lung...

Jean-Paul MONTANARI, directeur du Festival, a concocté une édition 2024 plus que prometteuse, et pour tout dire incontournable ! Toutes les écritures, les langages critiques et les créations sont à Montpellier cette année, dont en particulier celle en ouverture de Festival « *Deepstaria* » signée Wayne McGregor (les 22, 23 et 24 juin)... Avec plusieurs focus très attendus – comme la venue de la compagnie taïwanaise CLOUD GATE / Cheng Tsung-Lung –, le festival offre aussi cette exclusivité que la Première française de leur nouveau ballet (aussi physique et philosophique que ses précédents), « *Lunar Halo* », spectacle-phare de cette mouture 2024 (du 28 au 30 juin 2024 à l'Opéra Berlioz).



Partant du halo lunaire, produit par la lumière réfractée à travers des épaisseurs de cristaux de glace, le chorégraphe **Cheng Tsung-Lung** dévoile et explore les changements qui façonnent notre monde actuel, dont notre dépendance addictive à l'égard de la communication. Sur la musique élégiaque des Islandais de Sigur Rós, les danseurs

interagissent se confrontent – par paires, groupes ou ensemble – en mouvements continus et fluides, d'une précisions élégante absolue...



MONTPELLIER DANSE 2024, c'est aussi un portrait exceptionnel dédié à l'écriture du chorégraphe britannique **WAYNE MCGREGOR** qui présente en création « **Deepstaria** » (22 au 24 juin 2024, Opéra Berlioz), soit un nouveau ballet qui s'annonce tel le dispositif le plus ambitieux de sa carrière, donnée ainsi en ouverture du Festival Montpelliérain. S'y

déploie en créativité et audace, l'intégration de l'Intelligence artificielle, nouvel étalon destiné à sublimer le corps dansant... où comment marier le traitement informatique de la machine et la virtuosité fragile parfois imprévisible de l'athlète humain ? Depuis « Cyborg » (solo de 1996) ou « +/-

Human », McGregor questionne les prouesses artificielles permises par la technologie de pointe, confrontées, fusionnées avec les qualités essentielles de la danse humaine... Au carrefour des disciplines vidéo, informatique, numérique... *Deepstaria* plonge dans un océan de possibilités mouvantes où c'est au corps humain, à ses propres règles, de trouver désormais sa place et son centre...

<https://www.montpellierdanse.com/programmes/deepstaria/>



Au total, ce sont plusieurs chorégraphes contemporains parmi les plus innovants et passionnants qui se produisent à Montpellier (parmi lesquels **Angelin Preljocaj, Josef Nadj, Robyn Orlin, Saburo Teshigawara**, ou encore **Anne Teresa De Keersmaeker...**), à l'adresse des quelques 40.000 spectateurs attendus (!). En réalité c'est toute la ville de Montpellier

qui célèbre les prouesses de plus en plus illimitées du corps dansant qui accueille les performances, plusieurs chaque jour **du 22 juin au 6 juillet**.

Photos (c) DR.

Toutes les infos, les programmes, les artistes, les créations annoncées sur le site MONTPELLIER DANSE 2024 :

<https://www.montpellierdanse.com/>

Animations gratuites :

Du 23 juin au 5 juillet : Grandes leçons de danse avec les artistes invités du Festival

Le 28 juin : Conférence / Impact des enjeux économiques sur la création et la rencontre avec les publics – Studio Cunningham / Agora. Le 29 juin : quels lieux pour la danse de demain ? – Studio Cunningham / Agora.

Stage d'été

Du 26 au 30 juin : Stage d'été – Technique

Salle Béjart / Agora

50 à 100€

Principaux lieux investis par le festival Montpellier danse : l'Agora, le Corum de Montpellier, le Théâtre la Vignette, et aussi les communes voisines...

Agora, cité internationale de la danse :

18 rue Sainte-Ursule ☐ CS 39520 ☐ 34961 MONTPELLIER Cedex 2

Le lundi de 14h à 19h30 ☐ Du mardi au vendredi de 13h à 17h

Tél.+33 (0)4 67 60 83 60

MONTPELLIER DANSE

**44^e Festival
Montpellier
Danse**

**22 Juin → 06 Juillet
2024**



**CRITIQUE, danse. PARIS,
Grande Halle de la Villette,
le 23 mai 2024. REQUIEM(S)
par Angelin PRELJOCAL et le
Ballet Preljocaj**

**A l'aube d'une tournée qui commencera cet
été par le Festival Montpellier Danse (en
juillet), la Grande Halle de la Villette
(dans le cadre de la Saison 24/25 du**

Théâtre National de la Danse-Chaillet... hors les murs !) accueille (après Aix-en-Provence où elle vient d'être créée en mai dernier) la dernière chorégraphie d'Angelin Preljocaj : « *Requiem(s)* ».

Inspiré par la mort et le deuil, le chorégraphe dynamite son sujet, fouille dans la mémoire collective, en inspectant les mythes et les légendes...



Il en déduit un fabuleux voyage nocturne, un rituel mémoriel viscéralement désespéré, outrageusement onirique, à la fois sépulcral et fantastique... exigeant des (19) danseurs de sa compagnie **Ballet Preljocaj**, un état de transe qui va croissant jusqu'à l'exténuation et la délivrance finales... et dans l'épuisement des corps éprouvés surgit la vérité ultime, cette fragilité hypersensible qui est profondément humaine. Le

sillon émotionnel creuse la lyre lacrymale, celle du deuil et de la perte – souffrance aussi psychologique que corporelle ; ce qui épaissit encore la charge psychique du spectacle où les expressions, les visages, les regards sont aussi signifiants que la ligne des silhouettes et les enchaînements d'un corps à l'autre.

Requiem(s) d'Angelin Preljocaj Transe et rites cathartiques



Très inspiré par son sujet (après avoir subi la perte de ses deux parents l'an passé, mais aussi d'amis proches...), et soucieux de déployer une esthétique collective, le chorégraphe joue des symboles du groupe en soignant figures et postures : processions, célébrants, résistants, martyrs... Défunts et vivants sont tous emportés, acteurs dérisoires d'un grand

macabre collectif, ou pantins de bacchanales infernales (le sabbat final), des morts de la Peste aux camps de la mort, rien n'est épargné aux spectateurs ! D'autant que la palette chromatique est ici resserrée entre blanc, gris et noir, nuances des ténèbres en quête de lumière, qu'inscrivent également les costumes d'**Eleonora Peronetti** comme un camaïeu sublime et doloriste – exception faite en fin de rituel : juste du rouge sang pour la scène sabbatique finale...

Dans *Requiem(s)*, **Angelin Preljocaj** ose narguer la grande faucheuse ; la surenchère qui se fait frénésie déploie un nouvel esthétisme cathartique... les tableaux s'enchaînent, masse compacte ou groupuscules, solos et pas de deux ; l'élan vital se mesure à l'aulne de l'effort partagé, du dépassement en nombre. Le spectacle enchaîne aussi les musiques de Ligeti, de Mozart... mais aussi Messiaen, Bach, Haas – ou encore les déflagrations sonores des rockeurs californiens « *System of a Down* », cependant que la voix de Gilles Deleuze conclut le spectacle. Intense et contrasté, le spectacle n'en reste pas moins sujet à un certain éparpillement ; les divers tableaux manquant entre eux de lien fort pour assurer un fil fédérateur, un flux dramatique unifié d'un bout à l'autre. Mais le souffle cathartique, c'est à dire éprouvé, vécu comme une performance libératrice, réalise effectivement une saisissante expérience visuelle et physique. A voir (et à vivre...) indiscutablement !



REQUIEM(S) d'Angelin Preljocaj

Grande Halle de la [Villette](#) (dans le cadre de la saison 24/25 de Chaillot – Théâtre National de la Danse) – jusqu'au 6 juin 2024 (Durée : 1h30).

Musique de G. Ligeti, W.A.Mozart, System of a Down, J-S.Bach, H.Guðnadóttir, G.Deleuze, Chants médiévaux (anonymes), O.Messiaen, G.F Haas & J.Jóhannsson, 79D...

Danseurs : Lucile Boulay, Elliot Bussinet, Araceli Caro Regalon, Leonardo Cremaschi, Lucia Deville, Isabel García López, Mar Gómez Ballester, Paul-David Gonto, Béatrice La Fata, Tommaso Marchignoli, Théa Martin, Víctor Martínez Cáliz, Ygraine Miller-Zahnke, Max Pelillo, Agathe Peluso, Romain Renaud, Mireia Reyes Valenciano, Redi Shtylla et Micol Taiana.

Lumières d'Éric Soyer

Costumes d'Eleonora Peronetti

Vidéo de Nicolas Clauss

Scénographie d'Adrien Chalgard
Choréologue – Dany Lévêque

PLUS D'INFOS sur le site de la Compagnie ANGELIN PRELJOCAJ :
<https://preljocaj.org/creation/requiems/>

TOURNÉE :

4 au 6 juillet 2024 au Corum, Festival [Montpellier danse](#) 2024 ;
12 juillet 2024 à l'[Opéra de Vichy](#) ;
04 et 05 octobre 2024 à [L'Archipel](#), Perpignan ;
12 octobre 2024 au [Carré](#), Ste Maxime ;
16 au 19 octobre 2024 au [Grand Théâtre de Provence](#), Aix-en-Provence ;
20 et 21 novembre 2024 à [La Coursive](#), La Rochelle ;
30 novembre 2024 à [Cannes](#), Palais des Festivals ;
04 décembre 2024 au [Teatro Comunale Pavarotti-Freni](#), Modena, Italie ;
18 au 22 décembre 2024 au [Théâtre de Caen](#) ;
06 au 09 février 2025 aux [Gémeaux](#) – Scène nationale de Sceaux ;
12 au 19 mars 2025 à l'[Opéra Royal du Château de Versailles](#) ;
03 au 05 avril 2025 à l'[Opéra de Rouen](#), France ;
13 et 14 avril 2025 au [Megaron Athènes Concert Hall](#), Athènes, Grèce ;
09 et 10 mai 2025 au [Teatros del Canal](#), Madrid, Espagne ;
13 mai 2025 à l'[Auditorium](#), Dijon ;
16 et 17 mai 2025 à [l'Équilibre](#), Fribourg, Suisse ;
juillet 2025 à [Vaison Danses](#) ...



**CRITIQUE, danse. GENEVE,
Grand-Théâtre, le 3 mai 2024.
« OUTSIDER » de Rachid
OURAMDANE par le Ballet du
Grand-Théâtre de Genève
(Création mondiale)**

Inclassable, le chorégraphe RACHID OURAMDANE est avant tout un esprit LIBRE. Et un créateur flamboyant qui est aussi très engagé. En témoigne le ballet *OUTSIDER*, donné en création mondiale au Grand-Théâtre de Genève, dans le cadre de sa saison parallèle, « LA PLAGE », lieu de tous les possibles où la culture et le spectacle vivant se vivent sans complexe, sans entrave.



Le principe prend une résonance spécifique et donc

emblématique avec *OUTSIDER*, chorégraphie à la fois lyrique et acrobatique, grâce à la présence des quatre *highliners*, ces athlètes-funambules aériens sur leurs fils déployés au dessus de la scène (dans *Evil Nigger*, puis dans *Gay Guerilla*, le nom des deux pièces chorégraphiques enchaînées, d'après les titres des deux musiques composées – pour quatre piano – par **Julius Eastman**). D'autant mieux lisibles qu'elles impriment, sur un fond blanc, les silhouettes perchées comme en apesanteur, se croisant et/ou se superposant, associées aux danseurs proprement dits en contre-bas ; chacun participe de cette « *nuée d'étourneaux* » (*dixit* Rachid Ouramdane dans le programme de salle) qui construisent et déconstruisent des groupes, suscitant et composent des formes évanescentes, des jaillissements d'essaims imprévus, improbables... comme en un flux improvisé, généré par les rythmiques hypnotiques du compositeur (noir et homosexuel militant) **Julius Eastman**. Et la danse suit ici les possibilités et les surprises que permet la notation musicale, elle-même basique, permettant à chaque interprète de réaliser ses propres choix.

La poétique aérienne de Rachid Ouramdane : Vertige, dépassement, révélation

Même si la musique « minimaliste » de **Julius Eastman** (performeur new yorkais décédé dans la rue, en 1990, après avoir été expulsé de son appartement en plein hiver !) tend à l'abstraction poétique, la chorégraphie de **Rachid Ouramdane** questionne, elle, l'équilibre et la direction du danseur, comme métaphore de l'individu dans la société. L'engagement du spectacle se nourrit de l'identité même du pianiste et compositeur, noir et gay, dont la trajectoire assumée se

déploie à travers ses deux œuvres ici retenues : *Evil Nigger* et *Gay Guerilla* (toutes deux composées en 1979), et volets de sa trilogie des *Nigger Series*, réalisées pour quatre pianos.

Confrontés à un espace multidimensionnel où la sensation du vide – et donc du vertige – est pleinement intégrée, les danseurs éprouvent une nouvelle danse qui, comme pour le spectateur, a vocation à révéler des sentiments et des émotions inédites. De quoi se surpasser pour se révéler à soi-même. Cet effet miroir, cette équation (centrale) du dépassement et de l'introspection sont au cœur du travail du bouillonnant chorégraphe, lequel livre à Genève l'un de ses ballets les plus profonds, justes et aboutis – tant du point de vue psychologique, technique, que visuel et esthétique.

On reste saisi par la précision avec laquelle les mouvements sont générés de façon organique, puis se synchronisent et se retrouvent très exactement, soulignant l'équilibre et la structure chorégraphique. Les « habitués » de l'univers de **Rachid Ouramdane** auront remarqué un nouvel élément qui sublime davantage l'éloquence graphique et mobile des figures et des groupes : la précision des gestes. Un approfondissement nouveau qui ajoute au scintillement général.

Au final, l'activité plus extérieure d'**EVIL NIGGER** se déploie sans contraintes, cependant que **GAY GUERILLA**, plus méditatif (conçu comme un commentaire distancié sur le choral *Ein feste Burg ist unser Gott / C'est un rempart que Dieu*), creuse davantage l'effet de lente structuration, pour mieux exprimer ensuite l'élan des pulsions primitives.

Danse totale, méta-sensorielle. Résolument inclassable.
Magistral !

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 3 mai 2024.

« **OUTSIDER** » de Rachid OURAMDANE par le Ballet du Grand-Théâtre de Genève (Création mondiale). Reprises à PARIS, (juin 2024), ROME (sept 2024) puis GRENOBLE (oct 2024).



OUTSIDER, création mondiale.

Chorégraphie : Rachid Ouramdane

Scénographie : Sylvain Giraudeau

Lumières : Stéphane Graillot

Costumes : Gwladys Duthil

Assistante chorégraphe : Mayalen Otondo

Musique : **Julius Eastman**

Intervenants : Hamza Benlabied, Airelle Caen, Clotaire
Fouchereau

Avec **les pianistes de la HEM**, section Musique et mouvement :
Adrián Fernández García
Pilar Huerta Gómez
Lucie Madurell
Luca Moschini
sous la direction de Stéphane Ginsburgh.

Ballet du Grand Théâtre de Genève

Yumi Aizawa
Céline Allain
Jared Brown Adelson Carlos
Anna Cenzuales
Zoé Charpentier Quintin Cianci
Oscar Comesaña Salgueiro
Diana Dias Duarte
Armando Gonzalez Besa
Zoe Hollinshead
Julio León Torres
Mason Kelly
Ricardo Macedo
Emilie Meeus
Léo Merrien
Stefanie Noll
Juan Perez Cardona
Luca Scaduto
Sara Shigenari
Geoffrey Van Dyck
Nahuel Vega
Madeline Wong

Highliners

Daniel Laruelle
Louise Lenoble

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024. « To the Point(e) » de Christopher WHEELDON / Sharon EYAL / Jean-Christophe MAILLOT par les Ballets de Monte-Carlo

Sous l'intitulé « *To the Point(e)* », les Ballets de Monte-Carlo et l'Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo proposent une soirée enchantée et contrastée : un triptyque dansé (et symphonique), réalisé par la célèbre compagnie monégasque dirigée depuis plus de 30 ans par Jean-Christophe Maillot !

Tout d'abord, la peinture est bien présente dans le processus de *WITHIN THE GOLDEN HOUR* (2008), en particulier la trace de l'or... celui des tableaux du néo-classique viennois Gustav Klimt. Christopher Wheeldon, à l'imaginaire surprenant, en déduit toute une série contrastée, gestes heureux et mouvements décontractés divers : rituels anciens, duels de

danseurs, fantaisies sociales plus légères... A l'inverse de certains chorégraphes possédés par la réalité convulsive de notre époque, Wheeldon délivre plutôt une leçon de beauté souriante, où la souplesse des corps, l'arabesques des figures suspendues, dialoguent en apesanteur avec la musique pour cordes, souvent obsédantes, d'**Ezio Basso**, fusionnée avec celle de l'inusable Vivaldi. L'effet est immédiat et se révèle convaincant, d'autant plus que les danseurs y sont baignés en volupté et chaleur dans la lumière dorée et caressante – qui a été spécialement conçue dans l'esprit d'une performance de séduction pure.

Contraste total avec la pièce qui suit immédiatement : **AUTODANCE** (2018), qui n'étonne guère... tant **Sharon EYAL** fait du EYAL... (un ballet conçu ici avec **Gai Behar**) ; donc une plongée dans des ténèbres angoissées dont la tension dépressive s'exprime par la tenue des danseurs : la douleur, la torture, les convulsions se lisent immédiatement dans ce parti qui expose des corps martyrisés, d'autant plus manifestes qu'ils contrastent avec le corps libre et souple d'une jeune danseuse, en rien concernée par le malaise général. Après la fluidité quasi enivrée de la pièce de Wheeldon qui a précédé, le noir acide d'Eyal perce la scène comme un cri.

Beau cadeau – pour clore le triptyque – que le propre ballet de **Jean-Christophe MAILLOT**. Dans **VERS UN PAYS SAGE** (1995), le chorégraphe tourangeau rend hommage à son père, le peintre Jean Maillot, qui conçut nombre de décors d'opéras (entre autres) ; en réalité, le ballet d'une durée d'une demi-heure, n'a rien de sage. C'est même un défi physique et artistique qui s'impose aux danseurs, lesquels ne cessent d'exalter et d'incarner une physicalité croissante, au-delà de leurs limites, comme s'il s'agissait de fait d'évoquer l'énergie du père, lui-même suractif, travailleur infatigablement créatif. Mobiles comme en transe, les corps se répondent, se défient, réalisent des figures incessantes, de formidables étreintes fraternelles, sachant toujours offrir (et recevoir) ces liens

d'amour et de fusion qui assurent l'étonnante cohésion de la chorégraphie. Dans le final, se dévoile un tableau de Jean Maillot, aux couleurs et lumières emblématiques, celles qui firent le succès de sa dernière exposition intitulée « *Pays sage* ». Au delà du narratif éloquent et tendre d'un fils à son père, le ballet doit aussi sa séduction à la musique hypnotique, suspendue de **John Adams** (*Fearful Symmetries*) qui lui confère l'élasticité requise et le charme irrésistible d'une audace intemporelle. Et sous la direction de **Garrett Keast**, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** confirme ses étonnantes dispositions expressives au service de la danse.

CRITIQUE, danse. MONACO, Grimaldi Forum, le 28 avril 2024.
« To the Point(e) » par C. Wheeldon / S. Eyal / J. C. Maillot
et les Ballets de Monte-Carlo

VIDEO : Extrait de « *Vers un Pays sage* » de J. C. Maillot par les Ballets de Monte-Carlo

CRITIQUE, danse. LYON, Opéra de Lyon, le 16 avril 2024.

« Beach Birds » & « Biped » de Merce CUNNINGHAM par le Ballet de l'Opéra National de Lyon

A nouveau, l'Opéra de Lyon invite à une somptueuse soirée de danse contemporaine. A la fois zen mais aussi très complexe voire traversée par l'innovation technologique, l'écriture chorégraphique de Merce Cunningham (né en 1919) continue d'envoûter, par son épure et son essence onirique, malgré sa disparition en 2009. Sa pensée redéfinit constamment le sens du geste et son déploiement en réinventant son rapport à l'espace et au temps. L'impression d'un *work in progress*, d'un mouvement qui se crée au moment où il est représenté, la part d'improvisation, l'illusion très habile d'un jeu aléatoire... sont renforcées avec la contribution de son complice John Cage, compositeur inclassable et critique qui aiguise la réflexion et la fusion des disciplines : musique et danse, mais aussi arts plastiques (et même cinéma) car l'univers de Cunningham est une sorte de fabrique expérimentale aux carrefours des arts, qui cependant ne perd jamais son ancrage dans l'esthétique.

Avec le champion de l'abstraction américaine, la danse se fait miroitement du sensible : l'esprit comme les sens du

spectateur accompagne chaque danseur, et chaque tableau dansé. Comme les musiques emprunte à l'ordinateur des séries nouvelles de notes et de rythmes, le langage de Cunningham invente des enchaînements inédits (ses fameuses jointures, liaisons, articulations qui indiquent au danseur, de nouvelles directions, un rapport régénéré à l'espace : c'est évidemment l'enjeu de cette série présentée par le Ballet de l'Opéra de Lyon.



En particulier les deux pièces qui semblent aussi pensées et construites qu'improvisées et fruits d'une démarche où le hasard prévaut. *Beach Birds* de 1991, où un certain hiératisme collectif invite à la méditation (d'autant plus sur la musique de Cage qui emploie des bâtons de pluie) ; avec *BIPED* de 1999, plus « spectaculaire ». Hommage à James Joyce et son vertige labyrinthique, (1991 marquait les 50 ans de la mort de l'écrivain) les corps dansant de *Beach Birds* entendent exprimer le mouvement du temps à travers une nuée d'oiseaux dont chaque phrasé individuel exprime l'envol collectif, porté par le souffle des éléments.



BIPED (entrée au répertoire) est marqué par une multiplicité de micro énergies, tout aussi fluides, aboutissement de l'exploration du logiciel de génération de mouvement *Life Form*. Sur la musique de **Gavin Bryars**, souple et entêtante,

Cunningham explore, expérimente, réinvente aussi au diapason d'une intelligence nouvelle qui lui inspire une dynamique chorégraphique inédite. De cette ascèse et cette discipline imposée par l'informatique, le chorégraphe déduit une autre volupté active, qui fusionne ici avec une constellation de formes géantes et organiques, projetées, en dialogue avec les corps sur scène. Ce jeu épars, faussement dilué, construit en réalité une nouvelle architecture en mouvement, dans une nouvelle réalité à plusieurs dimensions, qui exacerbe les sensations (autant du spectateur que du danseur). De quoi réaliser ce qui définit l'art même de Merce : un jeu miroitant entre sensualité et construction mentale.

CRITIQUE, danse. LYON, Opéra de Lyon, le 16 avril 2024.

« Beach Birds » & « Biped » de Merce CUNNINGHAM par le Ballet de l'Opéra National de Lyon. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 10 mars 2024. Planet [Wanderer].

Ballet du Grand-Théâtre de Genève / Damien Jalet & Kohei Nawa.

Pour leur deuxième coopération (le spectacle a été créé à Chaillot en sept 2021), le chorégraphe Damien Jalet et le plasticien Kohei Nawa réussissent à nouveau une totalité qui fusionne chorégraphie et visuel fascinant. Autant le ballet précédent « *Vessel* » avait marqué par sa transparence marine avec un grand coquillage (et son lait blanc laiteux), autant « *Planet [wanderer]* », à la façon d'un Pierre Soulages, explore ici les milles nuances du noir profond, avec cette cendre scintillante et crépusculaire dont le plateau du Grand-Théâtre de Genève est recouvert, dessinant un paysage post-apocalyptique – pourtant d'une troublante beauté. Le nouveau volet poursuit sa relecture des mythes fondateurs japonais : « *Vessel* » évoquait la création du monde, tandis que la lande sableuse et sombre de « *Planet [Wanderer]* » illustre « *la terre centrale des roseaux* », comme une sorte de purgatoire, à l'issue incertaine.



Les huit danseurs et danseuses prennent la mesure de ce monde uniquement minéral, dévasté, jalonné de trous d'où émerge un magma blanchâtre... Piégés, les corps subissent une tornade, puis se libèrent, avant de reprendre ancrage dans le sol, semblant errer sans fin. moins entravés, ils semblent en quête d'un asile...



Dans cet imaginaire radical, les deux créateurs interrogent le futur de l'humanité dans un monde en proie au chaos, dérégulé et instable. Les êtres, figurants désorientés, cherchent leur

centre, comme des ectoplasmes indistincts ; et ce avec d'autant plus d'acuité, mêlant inquiétude et aveuglement, que ce monde sauvage et in-tranquille est rehaussé encore par la musique, à la fois acoustique et électro, enivrante et magique de **Tim Hecker**. Sur ce sol terreux, à la fois terre détruite et matrice annonciatrice d'une renaissance, les corps revêtent des miroitements porteurs d'espérance... ou de fatalité. A chacun de choisir, mais un spectacle dont personne ne sort indemne !

CRITIQUE, danse. GENEVE, Grand-Théâtre, le 10 mars 2024.
Planet [Wanderer] / Ballet du GTG / Damien Jalet & Kohei Nawa.
Photos (c) Rahi Revzani.

VIDEO : Trailer de Planet [Wander] de Damien Jalet et Kohei Nawa (Théâtre National de Chaillot en 2021).

LIVRE événement. LÉON BAKST,
le magicien de la couleur par

Mathias Auclair et Stéphane Barsacq (éditions Gourcuff Gradenigo)

En grand format, à la fois synthétique et illustratif, proposant l'essentiel et de riches annotations aux illustrations pleine page et en couleurs, le livre édité par Gourcuff Gradenigo se montre à la hauteur du formidable génie poétique et flamboyant de l'irrésistible Léon Bakst. Son coup de crayon est fulgurant : aucun autre plasticien n'a mieux saisi le sens ni l'esprit du mouvement ; son art est mouvement et couleurs. Son nom est déjà un voyage, la promesse d'horizons oniriques... Le texte aborde ses créations pour la scène : le ballet, l'opéra, le théâtre.



Peintre de la cour impériale russe, Léon Bakst fonde avec **Sergueï Diaghilev** à Saint-Pétersbourg, **la revue *Mir Iskusstva*** (« Le Monde de l'Art ») en 1899. Il crée ses premiers décors en 1900, d'abord au théâtre de la cour du palais de l'Ermitage puis pour les théâtres impériaux. En 1906, Bakst se rend à Paris et commence à travailler comme décorateur et costumier pour la compagnie des **Ballets russes** que Diaghilev vient de créer ; il réalise

ainsi les décors de *Cléopâtre* (1909), le premier ballet de Diaghilev.

Le peintre devient le décorateur en chef des Ballets russes, créant l'essor visuel des créations mémorables qui s'enchaînent, tout en nourrissant le mythe de Paris, capitale des arts du spectacles à la Belle Époque. Bakst travaille sur les ballets *Schéhérazade* et *Carnaval* (1910), *Le Spectre de la rose* et *Narcisse* (1911), *L'Après-midi d'un faune* et *Daphnis et Chloé* (1912), *Les Papillons* (1914). A la fois sensuel et primitif, flamboyant et hyper élégant, son dessin et ses couleurs rehaussent davantage les musiques avant-gardistes signées Debussy, Ravel, Stravinsky, Richard Strauss... Imprégnés d'influences orientales, les décors et les costumes de Bakst assument pleinement leurs formes audacieuses, leurs couleurs somptueuses ; un souci inné du détail... il atteint une renommée internationale avec ses créations qui ont révolutionné l'art théâtral. En 1919, Bakst s'installe définitivement à Paris. Le travail qu'il réalise en 1921 pour la production londonienne de *La Belle au bois dormant* de Piotr Ilitch Tchaïkovski est considéré comme son ultime chef-d'œuvre.



Une introduction générale replace l'œuvre de l'artiste dans son temps, sans omettre de savoureux coups de théâtre, avant de présenter une série des 50 plus beaux dessins réalisés entre 1906 et 1921. La qualité éditoriale, le soin apporté aux planches colorées font de cet ouvrage un véritable album essentiel pour néophytes et collectionneurs. Coup de coeur de la Rédaction, donc **CLIC** de **CLASSIQUENEWS**.

Plus d'infos sur le site de l'éditeur Gourcuff Gradenigo :
http://www.gourcuff-gradenigo.com/librairie/index.php?id_product=319&controller=product&id_lang=1

LIVRE événement. LÉON BAKST, le magicien de la couleur par Mathias Auclair et Stéphane Barsacq (éditions Gourcuff Gradenigo)

978-2-35340-386-8

Format : 24 x 32 à la française

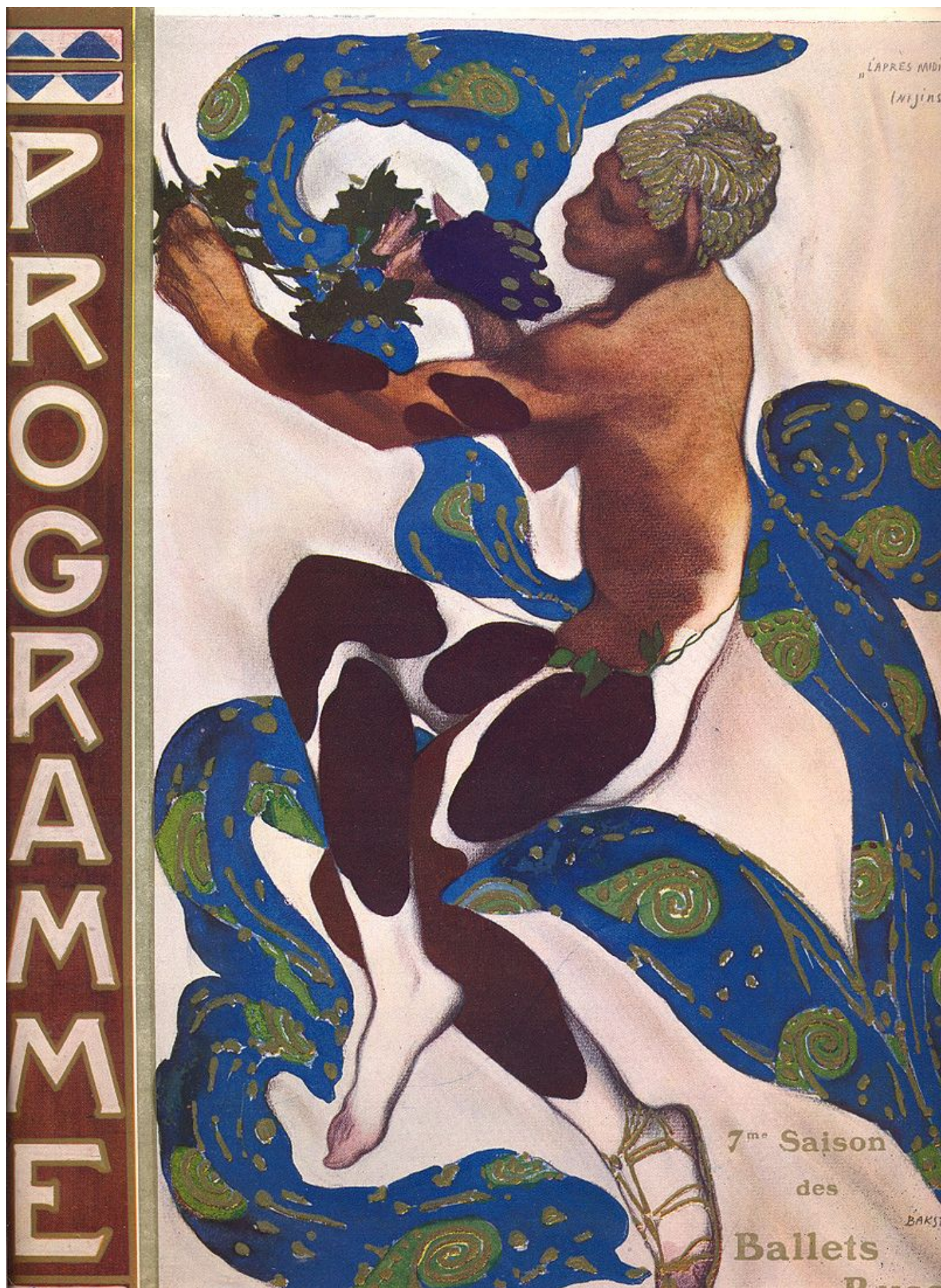
Nombre de pages : 144

Nombre d'illustrations : environ 80

Ouvrage relié ;

Imprimé aussi sur papier couché mat 150 g

PVP : 39 euros TTC



L'APRES MIDI
INJINS

7^{me} Saison
des
Ballets

BAKS

Nijinski dansant Prélude à l'Après midi d'un faune, musique de Debussy – dessin de Léon Bakst – DR

lire aussi ...

COMPTE RENDU. Leon Baskt. Catalogue de l'exposition, « BAKST, des Ballets russes à la Haute Couture, à Paris, Bibliothèque musée du Palais Garnier (Editions Albin Michel, 2016). 10 chapitres passionnants

éclairent la vision personnelle du plasticien Léon Bakst, celle des arts à l'épreuve de la scène. « La Leçon russe » (pour ses origines et sa formation, comme sa culture native) ; « Scène et modernité », puis « L'archaïsme dans la pensée de Bakst » (s'agissant du théoricien de l'avenir), « La référence des poètes et des écrivains » (car l'artiste fut admiré

unanimentement par ses pairs littéraires, de Proust à Cocteau...), « la mondanité », « les arts décoratifs », « la théâtre de la mode », jusqu'aux « avant-gardes » et au « cinéma »... rien n'est écarté à propos d'un créateur qui aura marqué durablement le spectacle en France dans les années 1910 (avec Diaghilev), puis dans les années 1920, quand il a rompu avec l'impossible et presque pervers fondateur des Ballets Russes, devenant le conseiller artistique du directeur de l'Opéra de Paris, Jacques Rouché. LIRE la critique complète ici :

<https://www.classiquenews.com/beaux-livres-compte-rendu-leon-baskt-catalogue-de-lexposition-bakst-des-ballets-russes-a-la-haute-couture-a-paris-bibliotheque-musee-du-palais-garnier-editions-albin-michel/>



[BEAUX LIVRES, compte rendu. Leon Baskt. Catalogue de](#)

[l'exposition, « BAKST, des Ballets russes à la Haute Couture, à Paris, Bibliothèque musée du Palais Garnier \(Editions Albin Michel\)](#)

BALLET DU GRAND THEATRE DE GENEVE. Planet [Wanderer] : les 8, 9, 10 mars 2024 (Damien Jalet et Kohei Nawa).

Artiste associé du Ballet de Genève, le chorégraphe franco-belge **Damien Jalet** s'associe ici au plasticien japonais **Kohei Nawa** ; des retrouvailles après leur première fois : « Vessel ». A la fois « sculpture mobile et performance sculpturale », **Planet [wanderer]** répond à Vessel, comme le second volet d'un diptyque.

Partant du mot « planète », Jalet et Nawa imaginent 8 danseurs dans un rituel chorégraphique et initiatique. La terre est une planète à la dérive comme tous les corps de cet univers. L'errance s'inscrit comme une donnée fondamentale de notre existence ; son mouvement suscite et produit métamorphose et interaction...; et le travail en concertation des deux artistes part de ce constat pour développer une exploration intime, sensuelle qui est aussi une réinterprétation contemporaine des jardins secs de ...Kyoto, ville qui les inspire depuis 2015.

Comme Vessel, Planet [wanderer] invente un nouvel espace, expérimental et mythologique, inspiré du Kojiki, l'antique récit japonais de genèse du monde; les corps se projettent, se

reconstruisent en permanence, à la fois acteurs et victimes... puissants et fragiles sous l'attraction terrestre, leur trajectoire migratoire réinvente l'art des combinaisons et des correspondances, dans un mode relationnel poétique et troublant.

**PLUS D'INFOS, réservez vos places directement sur le site du
Grand Théâtre de Genève :**
<https://www.gtg.ch/saison-23-24/planet-wanderer/>

Grand Théâtre de Genève

3 représentations

Ven 8 mars 2024, 20h

Sam 9 mars 2024, 20h

Dim 10 mars 2024, 15h



Damien Jalet et Kohei Nawa

Chorégraphie créé en septembre 2021 à Chaillot – Théâtre

national de la Danse, Paris – Production invitée □ Durée :
approx. 1h sans entracte

Chorégraphie, Damien Jalet

Scénographie, Kohei Nawa

Lumières, Yukiko Yoshimoto □ Costumes, Sruli Recht

Musique, Tim Hecker

Collaborateur à la création sonore Xavier Jacquot

Photo : © Rahi Rezvani